

Éva Jeney

Littérature mondiale hongroise où littérature du monde hongrois ?

Le titre de notre réunion – *Letteratura ungherese, letteratura ungheresi* – met clairement en évidence la tension entre le singulier et le pluriel à l'intérieur de la littérature donnée : la littérature hongroise. Je ne possède pas des réponses, je suggère seulement des questions. Je voudrais montrer dans ma contribution que cette tension se présente aussi bien entre les diverses littératures en contact, formant ainsi le problème clef de la traduction littéraire. Ce n'est pas donc exclusivement un problème académique confiné au notre petit cercle des universitaires et des littéraires réunis ici et maintenant, mais il se présente comme symptomatique pour des prises de positions théoriques et méthodologiques (idéologiques, linguistiques et littéraires) auxquelles n'importe quelle littérature doit faire face.

Les histoires littéraires dites classiques conçoivent la littérature comme une notion singulière et homogène et elles la conçoivent en termes d'auteurs, des textes et de genres – généralement canoniques. Les chapitres intitulés par exemple *Influences et contextes* ou bien *Perspectives* ne font qu'accentuer cette orientation de principe. Les nouvelles histoires littéraires de langue hongroise (*Les histoires littéraires de la littérature hongroise. I-III.*, rédigé par Mihály Szegedy-Maszák et András Veres ; la nouvelle histoire de la littérature qui se prépare chez nous, à l'Institut d'Études Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie portant le titre intérimaire *Histoire des littératures hongroises* etc.) optent en effet – avec plus ou moins succès, il faut le dire – non seulement pour une notion de la littérature plurielle, mais pour une approche comparatiste intra- et internationale à la fois, pluriculturelle, complexe et dynamique.

Le singulier et le pluriel de la notion *littérature* apparaît à première vue comme ayant ses origines historiquement bien déterminées par le changement du régime et par les modifications politiques d'après Trianon : les minorités hongroises édifiant depuis ce moment ses littératures « minoritaires ». Dans une perspective mondiale comparable on peut les définir comme des 'petites littératures', leur production littéraire étant une

sorte de « littérature seconde » qui se développait dès maintenant dans la langue qui lui était commune avec la littérature nationale d'un autre pays (la Hongrie d'après la Grande Guerre). Employant la terminologie de Deleuze et Guattari à propos de la littérature néerlandophone et francophone on peut qualifier ces littératures mineures : « celle[s] qu'une minorité fait dans une langue majeure ». Dans une situation de bilinguisme donc s'imposent forcément des études comparées des relations et des chevauchements entre les pratiques littéraires des communautés linguistiques. Des nouvelles études devront traiter et éclaircir les questions de ces littératures hongroises dites « de Transylvanie », « de Serbie », « de Tchécoslovaquie », de « l'Occident » etc.

Mais je reviens à notre histoire, à ce dont il est question !

Partons d'un exemple datant de 1813. János Batsányi qui a rédigé en 1813 des articles en français pour le *Mercure Étranger*¹, avait accentué le rôle de la place que la littérature hongroise pouvait tenir dans la littérature mondiale et la singularité de cette langue. La littérature hongroise – écrit-il :

« est une mine inconnue mais très riche à exploiter. Les écrivains tant Français qu'étrangers se sont peu occupés jusqu'à présent de la littérature des Hongrois. On ne peut attribuer cette indifférence pour une nation aussi intéressante qu'à l'ignorance presque générale où l'on est de sa langue, très-peu répandue en Europe : de là ce silence profond que les écrivains français et autres ont gardé depuis environ 50 ans sur un pays digne d'être mieux connu. Cependant la nation hongroise appartient à la grande famille européenne ; elle a des hommes savants et distingués dans la littérature ; la poésie est cultivée chez elle avec beaucoup de succès ; sa langue est riche et harmonieuse, et parmi toutes les langues européennes elle seule a l'avantage d'avoir une prosodie semblable à celle du grec et du latin. »²

La notion de *Weltliteratur* une fois créée, la préoccupation d'assigner place pour la littérature hongroise dans cette littérature mondiale devenait encore plus passionnée qu'auparavant.

¹ Articles publiés sans nom d'auteur ou sous le nom de Charles Bérony. Identifiés par Ignác Kont. Voir *Egyetemes Filológiai Közlöny*, 1899. 869–889.

² *Œuvres complètes*, tome 2, p. 360.

« Depuis que l'on parle de littérature mondiale, les diverses littératures nationales n'ont eu droit au privilège d'en faire partie que dans la mesure où leur production a été traduite dans d'autres langues » – remarqua György Somlyó³ la singularité du problème concernant la littérature hongroise en accentuant une donnée aujourd'hui déjà connue peut-être : l'isolement linguistique de la culture hongroise. La Hongrie est une sorte d'île linguistique au centre de l'Europe. Il suffit de franchir quelques dizaines de kilomètres pour se trouver sur un territoire où l'on parle une langue qui n'a aucune ressemblance avec le hongrois : au Nord et à l'Est, au Sud-Ouest et au Sud, ce sont des langues slaves (slovaque et ukrainien d'une part, slovène, croate, serbe, d'autre part), à l'Ouest une langue germanique (allemand), au Sud-Est une langue latine (roumain). En tant que hongrois il est donc difficile d'échapper à la contrainte d'apprendre une ou plusieurs langues étrangères. Et il se peut que cette isolation de la langue soit à la racine du fait que le métier du traducteur dans la culture hongroise ne se soit jamais séparé du métier de l'écrivain. Les meilleurs traducteurs hongrois sont à la fois les poètes et les écrivains « classiques », les poètes et les écrivains hongrois du premier rang. C'est donc de cette manière que le problème de la littérature hongroise en tant que traduction entrecroise le problème de la littérature traduite en hongrois. (Néanmoins on ne doit pas oublier que la traduction en tant que travail signifiait, même pour les meilleurs poètes-écrivains-traducteurs, une source de revenu. Aujourd'hui ce n'est pas le cas.) On ne peut pas donner la liste intégrale de ces auteurs, je vais me limiter sur quelques exemples : Karthauzi Névtelen, Aranka György, Deáki Filep Sámuel, Vörösmarty Mihály, Arany János, Toldy Ferenc, Szász Károly, Babits Mihály, Kosztolányi Dezső, József Attila, Szabó Lőrinc etc.

On peut sans doute assigner une valeur symbolique au fait que l'ouverture de la littérature hongroise, l'un des plus anciens textes hongrois conservés, le poème *Ómagyar Mária-siralom (Lamentations de la Vierge Marie)* est une traduction : c'est un texte librement traduit du latin. Néanmoins on ne l'interprète jamais en tant que texte étranger. Et on peut continuer la liste assurément. L'œuvre au titre *Szent*

³ Somlyó György, Másutt, in *A fordító paradoxona* (Ailleurs. Le paradoxe du traducteur), Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 17.

Hilárius (Saint Hilaire) de Péter Bod auteur des *Lumières* ou le roman *Kartigám*⁴ d'Ignác Mészáros sont aussi des traductions.

De part et d'autre : une grande partie des œuvres littéraires dites étrangères est lue et interprétée dans la langue *maternelle* des lecteurs, soit que ces œuvres appartiennent à la littérature *nationale*, soit qu'ils fassent part de la soi disant littérature *mondiale*. On peut constater donc que cette grande partie des œuvres littéraires en générale est accessible seulement en tant que texte *traduit*. La *littérature mondiale* se présente donc comme *littérature traduite*. En outre la classification nette de la littérature en littérature nationale et littérature mondiale s'est créée historiquement. (Je dois ouvrir une petite parenthèse. L'épithète « mondiale » en Hongrie, il faut le dire, signifie avant tout „européenne”, donc *le monde* vu de la Hongrie c'est l'Europe. En outre le public hongrois ne peut s'informer sur les visions du monde parues à l'étranger, qu'elles soient littéraires ou pas – politiques ou sociales – que grâce aux traductions.) Cette dualité de la conception de la littérature est devenue déterminante à l'époque de la naissance des divers nationalismes ce que signifie que la valeur esthétique de la littérature s'est confondue avec l'idéologie. « Ce qui est sûr, c'est que notre patrie philologique est la terre ; ce ne peut plus être la nation », écrivait Eric Auerbach il y a une bonne soixantaine d'années.⁵ Dans quelle mesure cette affirmation en est-elle aussi pour nous ?

De nos jours on peut sans doute imaginer et affirmer que les traductions fassent part de telle ou telle littérature nationale, autant que les œuvres nées en telle ou telle langue nationale. Il en va de même à l'égard de la littérature hongroise aussi. Si l'on passe en revue – ce qui est impossible – les grandes créations « mondiales » traduites et publiées en hongrois on va apprécier que toutes ces œuvres existent indépendamment de l'esprit « originale » qui les avait conçu. La littérature hongroise pouvait toujours se renouveler si les auteurs réussissaient franchir les limites des systèmes des valeurs et des normes et atteindre des systèmes plus larges. Les traductions donc ne constituent seulement des ponts vers la littérature mondiale ou universelle, mais elles représentent à la fois quelque chose d'autre : des véritables nouveautés. Je ne cite que deux exemples : le naturalisme de Sándor Bródy ce n'est pas l'imitation du naturalisme d'Émile Zola ; le symbolisme représenté par Endre

⁴ Menander, *Der schönen Türkin wundersame Geschichte*, 1723.

⁵ 1952

Ady se montre comme un cousin éloigné de celui représenté par Baudelaire ou Mallarmé. L'originalité des traductions ne recrée et ne représente pas l'originalité des textes originaux, mais c'est le produit de la création originale du traducteur.

Dans un autre ordre d'idées – qui ne contredit pas cependant les remarques préliminaires – l'on peut affirmer que toutes les caractéristiques qui définissent la singularité de la littérature hongroise se sont développées et se développent de nos jours aussi par rapport aux littératures étrangères. Cette spécificité est avant tout une généralité primaire : c'est seulement par rapport à un Autre que le Soi se peut définir. C'est pourquoi on parle de ces caractéristiques comme de l'*identité* de la littérature ; c'est comme dans le cas du développement de l'identité de soi chez l'enfant qui est largement influencée par l'autre. La construction d'une identité littéraire (culturelle) tout comme celle de l'identité personnelle s'édifie dans un mouvement permanent entre soi et l'étranger (l'Autre). On a maudit et on a salué tas de fois le fait que la littérature hongroise se soit liée par attraction – et par rétention – avec la littérature « occidentale » ! Il faut bien reconnaître : dès que l'on qualifie l'*étranger* comme quelqu'un appartenant à une culture « européenne » ou parlant une langue « européen » c'est comme si on parlerait de quelque chose qui soit étroitement liée au soi-même. Ce n'est pas convaincant donc de le séparer rigoureusement de ce qui nous appartient. Quant aux littératures plus lointaines (canadienne ou australienne par exemple) les traducteurs-interpréteurs doivent se confronter avec des phénomènes jamais vus, incompris et innommables donc *intraduisibles*. Quand la culture européenne a ouvert ses portes avant les cultures lointaines et différentes ce n'était pas qu'elle les considérait égales avec soi-même. Il suffit de citer Goethe qui s'intéressait quand même à la mondialisation des échanges littéraires. « Le mot de *Littérature nationale* ne signifie pas grand-chose aujourd'hui ; nous allons vers une époque de *Littérature universelle* [Weltliteratur], et chacun doit s'employer à hâter l'avènement de cette époque. Mais tout en appréciant ce qui nous vient de l'étranger, nous ne devons pas nous mettre à sa remorque ni le prendre pour modèle. Ne croyons pas que ce qu'il nous faut soit chinois, ou serbe, soit Calderon ou les Nibelungen ; mais, quand nous avons besoin d'un modèle, nous devons toujours recourir aux anciens Grecs, dans les œuvres de qui l'homme est représenté en ce qu'il a de plus

beau. Tout le reste, nous devons le considérer seulement du point de vue historique et, dans la mesure du possible, nous approprier ce qu'il y a là de bon. »⁶

Si « la littérature mondiale n'est pas un objet mais un *problème*, et un problème qui appelle une nouvelle méthode critique »⁷, il en est de même pour le concept de la littérature mondiale hongroise aussi qui doit se penser d'une part en rupture, et d'autre part en tant que l'écriture en hongroise qui gagne en traduction.

⁶ *Conversations de Goethe avec Eckermann*, Jean Chuzeville (trad.), Paris, Gallimard, 1988, p. 204-206.

⁷ Franco Moretti, *Conjecture on world literature*, en français : « Hypothèses sur la littérature mondiale », *Études de lettres*, 2, 2001, p. 9 –24.